

## Introduction

Depuis sa création en 1972, il y a près d'un demi-siècle, le Front national s'est imposé progressivement dans le paysage politique français ; à défaut de s'octroyer le pouvoir à l'échelon national, le parti a fini par orienter le débat public, imposant ses thématiques aux autres formations pour s'adresser aux électeurs. Souvent présenté par les médias de manière simpliste comme une menace homogène, le parti a pourtant connu depuis sa création de nombreuses dissensions et ruptures autour de sa figure tutélaire, Jean-Marie Le Pen, qui en a assumé la présidence pendant près de quarante ans.

Le Front national s'est fait le chantre d'une vision paranoïaque, aiguillonnant la méfiance de nos concitoyens envers les minorités, l'immigration, l'État, l'étranger, etc. – position qui n'a pas manqué de contaminer ses membres, au premier rang desquels son chef, qui a veillé jalousement sur sa mainmise sur le parti après s'être imposé à sa tête par la force. À la manière dont la concurrence potentielle a été surveillée, et écrasée, dont il a placé sa famille dans l'organigramme et préparé sa succession, on peut facilement dépeindre

Jean-Marie Le Pen en seigneur féodal régnant sur son fief, exerçant le pouvoir à sa discrétion, plus occupé à se maintenir sur son trône face aux multiples menaces réelles ou imaginaires pesant sur lui qu'à faire de la politique. Pendant longtemps, sa stratégie vis-à-vis de l'extérieur a consisté principalement à se faire connaître par ses multiples provocations – un fanfaron, défiant le monde avec morgue. À la lumière de ces différentes facettes, ne pourrait-on pas voir en lui le personnage d'une tragédie shakespearienne ayant tourné au grotesque ? Certainement, pour ce qui touche de ses relations avec ses filles, à un *Roi Lear* d'opérette ; il y a de l'inéluctable dans l'évolution des rapports au sein du FN, jusqu'à leur fin pitoyable et répétitive.

Le patriarche Le Pen a toujours été dans la nécessité de fidéliser des troupes autour de lui, des seconds, des vassaux, d'autant plus précieux qu'ils feraient augmenter son rayonnement. D'un autre côté, le spectacle offert par la toute-puissance de son règne sans partage, le peu de miettes qu'il voulait bien distribuer, n'ont fait qu'aiguiser les appétits des ambitieux qu'il attirait à son côté – au point de rendre inéluctables les retournements d'alliance qui ont cherché à le détrôner ou provoqué des claquements de porte au fil des années. Le patriarche a dû par conséquent faire jouer à fond l'esprit de clan. Il a uni le destin de « son » parti à celui de sa famille, et celle-ci est devenue une étrange faction féodale, une résurgence du passé que le pouvoir a exposé aux déchirements internes et à la publicité ultramoderne. Une forme de grand écart qui la rend unique en son genre.

Ainsi l'entrée en scène de Marine, la benjamine que personne n'attendait, crée les conditions d'un paradoxe tragique pour Jean-Marie Le Pen, entre l'envie de lui transmettre le flambeau du parti, quitte à s'opposer aux autres cadres, et la répugnance à se séparer du pouvoir – jusqu'à ce que le déchirement interne prenne une nuance beaucoup plus publique, et qu'il se voie proprement mis à la porte de son propre parti. Si l'on ajoute au tableau une petite-fille non dénuée d'ambition, Marion Maréchal-Le Pen, une litanie de scandales qui n'ont pas cessé d'éclabousser le parti au fil des années, des conflits de seconds couteaux à n'en plus finir, tous les ingrédients d'une épopée sinistre sont réunis, qui n'aurait rien à envier à *Game of Thrones*. Il est intéressant de relire l'histoire du Front national à la lumière de ces rivalités pour comprendre qu'avant la bataille idéologique, c'est une lutte acharnée pour la domination qui s'y joue, une soif de pouvoir qui s'épanche très directement dans les joutes acharnées de volontés farouches.



## D'où vient Jean-Marie Le Pen ?

Il est difficile de s'imaginer aujourd'hui à quoi ressemblait la Bretagne en 1928. Ce n'est pas tant le temps écoulé que l'évolution des conditions de vie qui rend difficile de réaliser à quoi pouvait ressembler l'existence à cette époque. Peut-être une image peut-elle favoriser la visualisation : Jean-Marie Le Pen grandit dans une maison où le sol est encore en terre battue. La Bretagne est une région pauvre, où l'on ne trouve que des paysans et des pêcheurs. Illustration parfaite de cette réalité, le père de Jean-Marie est pêcheur, à La Trinité-sur-Mer (Morbihan), sa mère, d'ascendance paysanne. C'est peut-être dans cet environnement que Jean-Marie Le Pen comprend le mieux ce qu'est le petit peuple, ce que veut dire manquer d'argent – et là que naît le souci qui sera le sien par la suite de ne pas venir à manquer, quoi qu'il lui en coûte.

Pour autant, Jean-Marie Le Pen ne prend pas en horreur sa région natale ou ses origines. Il en tire même

une certaine fierté. Il conserve d'ailleurs la maison familiale dans le Morbihan au fil des années et affiche fièrement son ascendance, qui se lit, il est vrai, dans son physique costaud et poupin. De son nom, tout a été dit. Le Pen est un patronyme courant du cru, et d'après Jean-Louis Beaucarnot<sup>1</sup>, il ne viendrait pas du breton *pen*, qui signifie « pointe, chef » (comme s'en vante Le Pen lui-même), mais du mot « païen », qui aurait été changé en « Paen », « Péen », puis en « Pen » au fil des générations.

En Bretagne, quand les hommes partent pêcher – et ils partent assez souvent –, ce sont les femmes qui règnent sur les foyers d'une main ferme, avec la dureté pragmatique que l'on connaît aux foyers pauvres. Le grand-père de Jean-Marie, Pierre Le Pen, lui aussi marin-pêcheur, en fait les frais avec sa femme Marie Hubert qui « ne quitte jamais sa coiffe et tient à deux mains les cordons de la bourse<sup>2</sup> ». L'histoire veut que Pierre, croyant malin de voler les deniers épargnés par sa femme pour les dépenser au bistrot – son péché mignon – et les placer dans des emprunts d'État du Maroc (qui s'avéreront sans valeur), se vît banni du foyer familial une fois la chose découverte ; Marie ne lui adressa plus jamais la parole. Jean, le futur père de Jean-Marie, est le second des cinq enfants, qui vivent dans des conditions difficiles. Titulaire du certificat d'études – rareté pour l'époque –, il ne rêve que de quitter ce milieu familial dont on imagine l'ambiance délétère, quand éclate la guerre de 1914. Pierre, le père, s'engage pour le front, peut-être désireux de mettre les tranchées, les Allemands et pourquoi pas la mort entre sa femme mutique et lui. Reste pour les enfants à se débrouiller pour survivre. Leurs destins sont divers,

mais Jean se débrouille pour rallier l'Angleterre, et s'engager sur un trois-mâts, *Le Duquesne*, qui est bientôt torpillé par les Allemands. Il y aura ensuite le croiseur *Edgar-Quinet*, cette fois-ci dans la marine militaire, à bord duquel il participe à l'évacuation de civils grecs menacés par les troupes turques sur l'île de Smyrne. Lorsqu'il revient à La Trinité, il prolonge son rêve d'une autre existence en se payant un épisode parisien grâce à son frère Pierre : il prend le tablier de garçon de café au *Crillon*. L'expérience le lasse cependant rapidement et il revient finalement en Bretagne épouser une fille du cru, Anne-Marie Hervé.

Cette dernière ne manque pas de caractère mais elle n'a jamais quitté sa Bretagne natale. Elle est aussi profondément religieuse, au point d'aller à la messe tous les dimanches, ce qui n'est pas le cas de Jean. Ce dernier se mêle de politique, devient conseiller municipal ; il est également représentant local du syndicat des pêcheurs. C'est un notable de la ville. Sa femme est fière de lui comme de son fils, qui naît en 1928 et commence très vite à se faire remarquer, par sa stature comme par ses facéties. Il rapporte lui-même l'une d'elles dans « Paroles de star », sur *RMC*, en 1989 : « J'avais deux ans et demi ou trois ans ? C'était un mariage, et j'ai léché les verres sur la table sans que personne ne s'aperçoive. J'ai été malade. Ma pauvre mère, avec son beau costume traditionnel de Bretonne, m'a emmené avec elle. Évidemment, je l'ai toute salie. On m'a mis dans l'autocar en croyant que j'allais dormir. Dix minutes après, je suis passé par-dessus la vitre et je suis tombé dans le fossé plein d'eau. »

Jean-Marie Le Pen est un petit diable, il fait les quatre cents coups et s'oppose souvent à sa mère, qui est pour lui l'image de l'autorité quand son père est parti en mer. Elle ne s'en laisse d'ailleurs pas conter, et lui mène la vie aussi dure qu'à elle. Pierrette en témoignera quelques années plus tard : « Une vraie tête de Breton. Entre Jean-Marie et elle, c'étaient des cris, des hurlements. Il disait blanc, elle disait noir, les casseroles volaient. Je l'ai vue abattre d'un coup de poing la cloison où elle les accrochait<sup>3</sup>. »

Son père n'est pas en reste quand il s'agit de punir les facéties du jeune Jean-Marie. Ce dernier raconte qu'après avoir volé des marchandises dans la voiture du pâtissier, alors qu'il avait huit ou neuf ans, il avait eu droit à « une tournée de coups de ceinture », puis avait été amené à l'école « où on avait mis à genoux les quatre coupables aux quatre coins de la classe. Pendant la récréation, on m'avait affublé d'une pancarte arborant l'épithète "voleur", et, évidemment, tous nos petits camarades se moquaient de nous »<sup>4</sup>. Cela n'empêche pas le petit Jean-Marie de n'en faire qu'à sa tête, de se bagarrer comme de s'engager dans nombre d'aventures dangereuses qui font le sel de la vie des garçons de son âge. Ses parents lui pardonnent ses frasques, au point qu'il a même le droit, en 1936, de passer de l'école des curés à la communale sur sa propre initiative. Belle marque au demeurant d'un caractère déjà bien trempé et d'un goût prononcé pour l'iconoclasme. Ce ne sont pas des choses qui se font, et on imagine bien la tête que dut faire sa mère quand l'enfant lui fit part de son vœu. Mais les caprices, on les lui passe parce qu'on a de grandes



ambitions pour lui. Notamment son père, qui veut que Jean-Marie puisse avoir la vie à laquelle lui-même a renoncé en revenant en Bretagne mener la même vie que son père avant lui.

C'est alors que survient le drame : Jean Le Pen voit sa vie écourtée par un accident funeste en pleine Seconde Guerre mondiale, en 1942. Son chalutier, *La Persévérance*, saute sur une mine de 500 kilos qu'il a remontée dans ses filets. Jean-Marie a alors quatorze ans – sa mère, aucun revenu pour élever son fils unique en dehors d'une petite pension de veuve bien insuffisante. La perte de son père est un événement d'autant plus marquant pour l'adolescent que les liens étaient forts entre eux : le père était prêt à tout pour qu'il réussisse, et le fils voyait en lui celui qui pouvait s'échapper de la maison pour prendre la mer – et à La Trinité, il n'y avait pas grand-chose d'autre à quoi rêver qu'à la mer – et qui, par ses vues libérales et sa culture, dépassait ses conditions d'origine. Avec sa mère, Jean-Marie a moins d'atomes crochus ; il a trop passé de temps seul à seul avec elle, durant son enfance. Il est cependant rapidement nommé pupille de la nation, et de toute façon, interne dans le collège Saint-François-Xavier de Vannes, il voit bien moins régulièrement le domicile familial.

Le collège est tenu par des Jésuites ; l'expérience qu'il vit entre ses murs est fondatrice pour le jeune Jean-Marie – qu'on appelle Jean à l'époque, il n'accollera le « Marie » à son prénom qu'au moment de se lancer en politique –, qui se voit inculquer un sens de la discipline, non seulement physique mais intellectuelle, qui

lui donne notamment le goût de la rhétorique. Le Pen en dit : « C'était un monde rigoureux mais qui s'appliquait à lui-même la rigueur demandée aux élèves<sup>5</sup>. » Il y a dans les méthodes des Jésuites de quoi séduire le jeune Le Pen, qui a autant besoin d'apprendre que de se dépenser – puisque doté d'un physique solide. La formation dispensée répond à ses besoins et lui ouvre des horizons en lui donnant confiance en ses talents de trublion, dans des conditions idéales. Il accepte volontiers de donner le meilleur de lui-même dans un encadrement qui a quelque chose de militaire.

Malheureusement pour lui, 1943 signe une mainmise plus étroite des Allemands sur le pays, ce qui se traduit par une réquisition de locaux dans le collège Saint-François-Xavier, et, par là, une réduction des effectifs. Le Pen, simple boursier et pupille, est alors parmi les premiers à voir sa place supprimée. Vit-il cette situation comme une injustice ? Quoi qu'il en soit, c'est à partir de ce moment que la carrière scolaire de Le Pen se voit constellée de renvois suite à des actes d'indiscipline. Il faut y voir aussi certainement l'éveil à la vie d'un adolescent de seize ans qui se sent à l'étroit dans un cadre scolaire, loin des réalités de l'époque, et qui tentera de s'engager dans la Résistance dans l'année. Il s'adresse alors au colonel de La Vaissière, dit Valin, qui lui répond : « Désormais, ordre est donné de s'assurer que nos volontaires ont bien 18 ans révolus. Tu es pupille de la nation : songe à ta mère<sup>6</sup>. »

Cela n'empêche pas Le Pen d'insister au moment de la Libération. D'après ses dires, il se rend à Saint-Marcel le 18 juin en compagnie d'un camarade de son âge pour

participer à la bataille décisive contre les troupes de l'envahisseur. Dans son livre, *La Vérité sur Jean-Marie Le Pen*, Roger Mauge écrit sur ce périple inachevé : « Les deux jeunes gens veulent aller là-bas, justement parce qu'on s'y bat. Cependant plusieurs hommes mal rasés surgissent, dans des uniformes hétéroclites du maquis. L'un d'eux à une de ces mitraillettes que les Anglais parachutent aux maquisards. [...] Il est étonné par la jeunesse des deux volontaires bretons qui se présentent à lui [...]. “Les enfants, leur dit-il, il faut fichier le camp. C'est l'ordre qui a été donné. Se disperser pour ne pas donner prise aux Allemands”. » Plus tard, le même homme à la mitraillette, Jean-Louis de Camaret, fera le portrait de Le Pen comme du « gosse au pistolet qui en voulait<sup>7</sup> ». Même si cette version a été sujette à enquêtes et remises en question par la suite, elle n'est de toute façon que le récit d'un échec. Le Pen ne tente pas par la suite de s'inventer un passé de résistant héroïque. On peut aussi sans risque en déduire le portrait d'un jeune garçon qui n'a pas froid aux yeux, certainement avide de se confronter au monde – il en aura bientôt d'autres occasions.

Le Pen est inscrit au lycée Saint-Louis de Lorient pour l'année 1943-1944. Son tempérament est tellement bouillonnant que non seulement le principal du lycée – tenu par des religieux – veut s'en débarrasser mais qu'il ne sait pas comment faire pour lui annoncer la chose – au point d'avoir recours à un procédé qui peut paraître, aujourd'hui, parfaitement surréaliste. Il le convoque donc dans son bureau avant de lui déclarer : « Mon cher enfant, préparez-vous à être courageux.

Appelez Dieu à votre secours... Mon enfant, je suis dans l'obligation de vous donner la plus mauvaise des nouvelles. Vous n'avez plus de maman. Votre maman est morte<sup>8</sup>. » À la mère de Le Pen, il n'est rien arrivé, bien entendu, mais l'adolescent se précipite le cœur battant sur son vélo pour se rendre compte par lui-même qu'elle est bien en vie, et en parfaite santé, à La Trinité. Cet épisode étrange participe de la distance que Jean-Marie Le Pen entretiendra toujours avec la religion catholique – alors même que sa mère est une grenouille de bénitier et qu'une partie de son électorat « naturel » appartient à ce sérail. Sa génitrice tiendra d'ailleurs porte close à un des prêtres du lycée qui viendra justifier l'acte du principal après coup. Cet épisode, Le Pen s'en souvient dans ses mémoires comme celui de son « divorce avec la religion<sup>9</sup> ».

Jean-Marie Le Pen poursuit alors sa scolarité au lycée de Vannes, public cette fois-ci. Il y affirme les qualités de meneur qui seront déterminantes pour lui un peu plus tard. Ses camarades en témoignent : « Il était fonceur, frondeur. C'était un meneur, comme on disait à ce moment-là. Il menait à tout prix. Il attendait, cherchait toujours une occasion<sup>10</sup>. » Sa vivacité d'esprit le sert, pour trouver les formules qui font rire ses camarades. Mais les problèmes d'indiscipline ne tardent pas à refaire surface. Il se fait à nouveau renvoyer. L'inscription dans un autre lycée de la région semble compromise, tant la réputation du jeune Le Pen, élève turbulent et frondeur, le précède partout. Il a cependant la chance de rencontrer une touriste, Marie-Thérèse Ledoux, qui passe ses vacances en Bretagne. Il se fiance

avec elle et part la rejoindre à Saint-Germain chez ses parents, où il peut s'inscrire au lycée Claude-Debussy. Autorisé à prendre le statut d'externe, Le Pen, qui loge chez les parents de Marie-Thérèse Ledoux, a moins à subir la discipline qu'auparavant. Cela explique peut-être pourquoi il se tient tranquille durant cette année, assumant facilement le rôle de Breton folklorique qu'on lui colle pour se construire une image originale. Il parvient à passer son bac de philo, ce qui lui ouvre l'accès à une toute nouvelle phase de sa vie, certainement celle qui sera la plus formatrice pour lui d'un point de vue humain – et qui lui donnera la carrure nécessaire pour entrer en politique.

De son enfance, on peut retenir plusieurs choses. D'abord, l'affirmation d'un caractère qu'on pourra dire bien trempé, une nature rebelle qui n'hésite pas à provoquer, quitte à aller jusqu'à l'affrontement, et qui se montre toujours rétive à la discipline, à l'ordre établi. Cet aspect de sa personnalité sera une constante tout au long de sa vie. Il semble que son apparition ne soit pas l'effet de la disparition prématurée de son père – même s'il ne faut pas sous-estimer les conséquences de celle-ci : on imagine bien que ce dernier n'aurait pas laissé son fils en faire autant à sa tête durant ses années d'adolescence s'il avait survécu.

Quant à sa mère, et aux rapports qu'il a entretenus avec elle, on peut imaginer qu'ils ont été marquants à plus d'un titre. D'abord, elle a été pour lui, et dès son plus jeune âge, la figure de l'autorité – bien plus, semble-t-il, qu'une personne tendre ou affectueuse ; et puis il faut

aussi parler du quotidien qu'il a partagé avec elle, son père au loin. Les années de guerre n'ont pas été faciles, remplies de privations, et les joies, c'était hors de chez lui qu'il les trouvait, auprès de ses camarades, quand il errait partout à la recherche de bêtises à accomplir.

Sa mère a certainement marqué de manière durable le jeune Jean-Marie, et conditionné, pour la suite, ses rapports à la gent féminine, ainsi que la démonstration de ses élans affectifs. Comme ont pu en témoigner ses filles plus tard, il ne s'est que peu soucié d'elles pendant leur jeunesse et les liens qu'il a créés avec elles sont passés par le biais de la politique – on pourrait y voir une forme de transfert, d'un domaine à l'autre, la mise en coupe des élans du cœur par la volonté de s'affirmer – comme, avant cela, il avait dû défier l'autorité de sa mère pour devenir un adolescent indépendant.

Quoi qu'il en soit, les rapports de Jean-Marie Le Pen aux femmes seront plus difficiles que ceux qu'il entretiendra avec les hommes, avec lesquels il trouvera toujours le moyen de régler les choses par la camaraderie ou la confrontation, voire l'affrontement physique – méthode qu'il mettra pleinement en pratique durant ses années à la Corpo de droit, où son tempérament va s'exprimer à plein régime.